

Ostensions 2016 : un chemin de guérison

Les ostensions septennales, programmées d'avril à novembre 2016, se préparent avec entrain dans le diocèse de Limoges, où se situent la plupart des paroisses qui célèbrent cet événement. A plusieurs reprises, on m'a suggéré de proposer un « thème » pour accompagner les préparatifs et pour aider les confréries, les comités, et tous les fidèles qui le souhaitent, à vivre les ostensions comme un temps fort spirituel. La Lettre pastorale *Un peuple en marche*, parue à la Toussaint 2014, donnait déjà une orientation (p. 26-27). Il m'a semblé opportun, à l'approche de l'année ostensionnaire, d'en rappeler le contenu, qui trouve aussi un écho dans l'actualité la plus récente. Sans vouloir s'ingérer dans la conduite des préparatifs, ce nouveau message voudrait simplement proposer aux confréries, aux comités, aux différents groupes qui s'y impliquent, quelques pistes de réflexion et de prière pour soutenir leur action dans les mois à venir. Au-delà, toute communauté chrétienne, tout fidèle du Christ, pourront y trouver une aide sur leur chemin de foi.

1. Revenir à la source

Pour vivre les ostensions, commençons par revenir à la source. Il s'agira certes, en 2016, de perpétuer une tradition, de donner consistance, pour le présent, à ce patrimoine « immatériel » hérité du passé ; « immatériel » parce qu'à la différence d'une cathédrale, d'une fresque ou d'un vitrail, ce patrimoine existe seulement par l'action de ceux qui l'interprètent, ici et maintenant. Au regard de l'histoire, il ne fait aucun doute que les ostensions s'enracinent dans la foi chrétienne. Par nature, elles relèvent spécifiquement du culte chrétien, bien que de nombreux éléments se soient ajoutés au fil du temps, de sorte que le « cultuel » et le « culturel » s'y trouvent aujourd'hui étroitement mêlés.

Vers la fin du X^{ème} siècle, en Limousin, le « mal des ardents » (autrement dit l'ergotisme) dont on ne connaît pas alors la cause et que l'on ne sait pas soigner, fait d'innombrables victimes et laisse la population dans une profonde détresse. Comment combattre un mal sur lequel aucun effort humain n'a de prise ? Pour le peuple croyant, Dieu est le seul recours. Il ne reste plus qu'à se tourner vers lui, qui seul peut accomplir l'impossible. En 994, à Limoges, à l'initiative des évêques de l'Aquitaine, les reliques des saints sont exposées à la vénération des fidèles. Bientôt, des guérisons se manifestent. Le mal

est repoussé, la paix est retrouvée, et tous sont remplis d'une immense joie. Par la suite, les saints, dont on exposera pareillement les reliques, seront souvent invoqués par le peuple limousin, en cas d'épidémie, de guerre ou de catastrophe. Peu à peu, les ostensions trouveront leur rythme septennal.

Au XXIème siècle, dans notre société, alors que la médecine, le droit et l'aide humanitaire ont fait d'immenses progrès, sommes-nous affranchis de tout mal, de toute violence, de toute misère ? Non, bien évidemment. L'actualité nous le rappelle de manière tragique. Dans un contexte différent, d'autres maux nous affligent, d'autres menaces pèsent sur nous. En dépit des progrès accomplis, des prises de conscience, des préconisations écologiques, des mesures sécuritaires, force est de constater que le mal subsiste, multiforme et toujours renaissant. Souvent nous éprouvons un sentiment d'impuissance devant les épreuves et les souffrances de notre temps. Comme autrefois, il y a des maux qui nous dépassent.

2. Identifier les maux de notre temps

« ...les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi (...) les tristesses et les angoisses des disciples du Christ » (*Gaudium et spes*, n° 1). La première phrase de la constitution pastorale du Concile Vatican II sur l'Eglise dans le monde de ce temps affirme la profonde solidarité qui unit les disciples du Christ avec leurs contemporains. Les chrétiens ne se situent ni à part, ni au-dessus des autres, mais ils sont exposés aux mêmes épreuves, aux mêmes souffrances.

Quels sont donc les maux qui nous affectent aujourd'hui ? Quels sont les maux qui nous font souffrir personnellement ? Quels sont les maux qui font souffrir d'autres personnes autour de nous ? La réponse appartient à tous ceux qui choisiront d'emprunter ce chemin de réflexion. Evoquons seulement, à titre d'exemples, quelques situations significatives.

Le conseil pastoral diocésain, en 2014, s'inquiétait du « malaise social » qui se répand dans notre pays. Le chômage persiste, la situation économique est incertaine, le monde politique est discrédité, tandis que s'affirment les comportements et les discours extrémistes. L'année 2015 aura vu s'amplifier la menace et l'action terroriste, qui s'est déchaînée dans les attentats du 13 novembre dernier. La peur et le soupçon s'installent, on fait des amalgames, on assimile sommairement la religion à la violence, la laïcité sert parfois de prétexte à l'intolérance. Que reste-t-il de la « fraternité » républicaine ?

Chaque jour, des migrants, hommes, femmes, enfants, fuyant la guerre ou la pauvreté, viennent chercher en Europe une vie meilleure. En contrepoint, s'affiche l'égoïsme de nos sociétés de consommation, en manque de valeurs, de repères, de sens, laissant libre cours aux mouvements xénophobes. Les réfugiés sont-ils condamnés à quitter la misère pour trouver l'exclusion ? Que vont-ils devenir, si nous ne les accueillons pas ?

De nombreux élus locaux, rencontrés au cours des visites pastorales, dans le contexte de la crise économique et des réformes territoriales, expriment leur désarroi devant les problèmes de l'emploi et leur angoisse de voir sans cesse s'éloigner davantage les lieux de décision. Le monde agricole souffre des tracasseries administratives, d'un manque de reconnaissance, d'un sentiment d'abandon. Lorsque toute l'attention se concentre sur les métropoles, qui se soucie encore du sort de ceux qui travaillent la terre ?

Récemment, dans son encyclique *Laudato si*, le pape François nous alerte sur l'avenir de notre monde. Il dénonce l'exploitation immodérée des richesses naturelles, tout comme les injustices dont les pauvres sont les victimes. Il montre à quel point la création constitue un tout dont l'être humain est solidaire. La crise écologique appelle un sursaut des grands décideurs comme des plus modestes citoyens, chacun selon sa part de responsabilité. La COP 21, réunie à Paris, a tenté de relever ce défi planétaire. Saurons-nous, tous ensemble, réagir à temps, afin que soit assurée la sauvegarde de la « maison commune » ?

Selon notre histoire personnelle, nos conditions de vie, notre sensibilité, nos moyens d'analyse, nos valeurs ou notre cheminement dans la foi, nos engagements dans l'Eglise et dans la société, nous aurons une perception variable de ces différents problèmes contemporains. En observant un peu le monde qui nous entoure, nous trouverons sans doute beaucoup d'autres questions vitales qui pourront faire l'objet d'une réflexion ou d'un engagement.

Il est certes nécessaire, si nous voulons les combattre, de repérer et de nommer les maux qui se manifestent autour de nous. Cependant, il nous faut reconnaître aussi les maux dont nous sommes, nous-mêmes, personnellement, acteurs et promoteurs. Il n'est pas de violence que celle du terroriste. Notre quotidien n'est pas tout innocent. Il nous faut confesser notre part de responsabilité dans la souffrance des autres, les complicités que nous entretenons avec le mal, et qui sont un dommage pour tous. Ne serait-ce que par nos silences, notre passivité, notre indifférence, tant il est vrai que souvent le mal est un péché par omission.

Pour autant, évitons de nous enfermer dans l'introspection et la culpabilité ! Gardons-nous de tomber dans une vision du monde binaire, simpliste, car le mal, c'est aussi l'impossibilité pratique d'arriver à une définition objective, précise, universelle, et de l'identifier partout, sans équivoque. Dans le champ du Seigneur, le bon grain et l'ivraie croissent ensemble, et il faut attendre le temps de la moisson pour les séparer l'un de l'autre (Mt 13,24-30).

Attachons-nous à repérer, autour de nous (dans la famille, dans la société, dans l'Eglise, etc.), comme au fond de nous, les attentes de guérison, physiques, morales et spirituelles. Ces attentes, ces aspirations à être libérés du mal révèlent, en dépit des épreuves, des souffrances et des compromissions, un désir plus profond du bien, une disposition à l'accueil de l'Evangile, bonne nouvelle de notre guérison.

3. Accueillir la bonne nouvelle de notre guérison

Loin de nous procurer une consolation à bon marché, invitant à supporter ici-bas l'adversité sans gémir, dans l'espoir d'une vague rétribution au-delà de cette vie, les textes de la Bible expriment avec beaucoup de réalisme la souffrance de l'homme, car ils reflètent l'expérience spirituelle de tout un peuple, à travers une histoire de plusieurs siècles. Ainsi le psaume 21 s'ouvre-t-il sur ce cri de détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (v. 2). Dieu ne reste pas sourd à la prière du serviteur souffrant, qui s'écriera bientôt : « Tu m'as répondu ! Et je proclame ton nom devant mes frères, je te loue en pleine assemblée » (v. 23).

Dès le début de sa mission, Jésus accueille des personnes malades ou infirmes, des pécheurs ou des possédés. Jamais il ne leur enjoint de subir. Au contraire, il leur apporte la guérison : « On lui amenait des malades affligés de toutes sortes de maux, et lui, en leur imposant les mains, les guérissait » (Lc 4,40 ; de même en 5,15 ; 6,18 ; 7,21 ; etc.). Cette œuvre de guérison ne se résume pas au soulagement de maux physiques. Elle témoigne d'une puissance capable de vaincre un mal contre lequel l'homme ne peut rien. Elle signifie que des temps nouveaux sont arrivés : « Les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (Mt 11,5). Les guérisons corporelles sont les signes de guérisons spirituelles. En Jésus-Christ, Dieu accomplit sa promesse : l'homme est libéré du mal, du péché et de la mort.

Les Evangiles nous rapportent aussi certaines rencontres plus personnelles, où le dialogue s'engage. Lorsque Jésus rencontre l'aveugle de Jéricho (Lc 18,41-42), il lui pose cette question étonnante : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? ». L'homme est aveugle, mendiant au bord de la route, maintenu à distance par la foule, exclu de la société. Le mal qui l'afflige est trop évident. Jésus pourtant tient à questionner son désir profond. La réponse révèle la foi de ce mendiant aveugle, qui reconnaît en Jésus le « Fils de David ». Il ne demande pas une aumône ou quelque faveur, mais sa prière désigne sans détour le mal dont il souffre, elle exprime son véritable désir : « Seigneur, que je retrouve la vue ». Il est exaucé à la mesure de sa foi : « Retrouve la vue, ta foi t'a sauvé ! ».

Plus étonnante encore, la rencontre de Jésus avec l'infirmes de la piscine de Bézatha, où de nombreux malades attendent une hypothétique guérison (Jn 5,1-9). Parmi eux se trouve un homme paralysé depuis trente-huit ans, résigné à rester au bord de l'eau sans pouvoir s'y plonger, car il ne peut rien de lui-même et personne ne songe à l'aider. Jésus lui demande : « Veux-tu guérir ? ». La réponse semble aller de soi. Qui ne souhaiterait guérir d'une infirmité ? Pourtant, Jésus s'enquiert du désir de l'homme paralysé, avant de lui dire : « Lève-toi, prends ton brancard et marche ». La question vaut également pour chacun de nous : « Veux-tu guérir ? ». Elle est salutaire et respectueuse de notre liberté. Il y a des maladies spirituelles dont nous nous accommodons fort bien. Des maladies qui nous tourmentent, mais dont nous ne « voulons » pas guérir : passions, addictions, ressentiments, tristesses, doutes. Parce que notre cœur est partagé. Parce qu'il nous serait trop coûteux de renoncer à nous-mêmes, de faire plier notre orgueil, de risquer une parole de réconciliation, un geste de miséricorde.

Jésus donne à ses apôtres le pouvoir de guérir les maladies ; ceux-ci prennent aussitôt la route, « annonçant la bonne nouvelle et faisant partout des guérisons » (Lc 9,1-6). Beaucoup de signes de guérison adviendront encore, après la Pentecôte, au cours de la mission apostolique. Ainsi voyons-nous l'apôtre Pierre libérer de son mal l'infirmes qui mendiait à la porte du Temple (Actes 3,1-10). Pour citer le *Catéchisme de l'Eglise catholique*, le Seigneur « a voulu que son Eglise continue, dans la force de l'Esprit-Saint, son œuvre de guérisons et de salut » (n° 1421). Cette œuvre se poursuit notamment au moyen de la célébration des deux sacrements de guérison que sont la Réconciliation et l'Onction des malades. D'autres pratiques, bien que non sacramentelles (pèlerinages, processions, prières, etc.) ont, elles aussi, une efficacité de guérison spirituelle. La prière chrétienne par excellence, le « Notre Père », s'achève précisément par ces mots : « Délivre-nous du mal ».

4. Prier et agir tous ensemble contre le mal

Le Père Louis PÉROUAS, dans un ouvrage intitulé *Les Limousins et leurs cultes des saints*, paru en 2009, analysait en historien le phénomène des ostensions limousines. Il plaidait alors pour que celles-ci, afin de rester une manifestation populaire dans tous les sens du terme, connaissent « une mutation dans la fidélité à leurs origines ». Il suggérait qu'elles puissent être « une occasion de relier la vénération des saints limousins aux maux dont souffre la société actuelle » (p. 66). Il me semble que ce propos est toujours pertinent, et que ce lien peut se nouer à la fois dans la prière d'intercession et dans l'engagement concret (social ou caritatif par exemple). Ces deux aspects sont indissociables. Comme je l'ai écrit dans la Lettre pastorale *Un peuple en marche* : « Le recours à la prière des saints ne nous exonère pas d'un engagement résolu contre la violence et la haine, pour que, dans notre monde, l'Évangile de l'amour et de la vie soit annoncé et mis en œuvre » (p. 27). Le pape François attache une grande importance à la piété populaire, qui procède de l'incarnation de la foi chrétienne. Il en relève les « potentialités relationnelles » (*Evangelii gaudium*, n° 90). L'ouverture aux autres, l'engagement fraternel, caractérisent une authentique piété populaire, à l'opposé des « expériences subjectives » et des « fuites individualistes ».

A ce titre, les ostensions septennales doivent rassembler le plus largement possible, dans un même élan, une même ferveur, un même sens du service fraternel, tous les acteurs traditionnels et incontournables de l'événement : confréries et comités, clergé, peuple limousin. La vénération des saints limousins et l'engagement contre les maux dont souffre la société actuelle doivent aller de pair. Il nous revient à tous, en recourant à l'intercession des saints, de porter dans la prière les intentions de notre Eglise diocésaine, de prêter notre soutien spirituel à sa mission d'évangélisation aujourd'hui. Il nous revient pareillement de prendre part au combat contre les maux de ce temps. Les saints vénérés sur la terre limousine sont autant de modèles qui peuvent inspirer et soutenir notre action : Saint Léonard auprès des prisonniers ; Saint Fiacre auprès de ceux qui travaillent la terre et qui oeuvrent pour la sauvegarde de l'environnement ; Saint Côme et Damien auprès des personnes malades et de tous ceux qui les soignent ; Saint Eloi, à la fois religieux, artiste et homme politique ; Sainte Valérie, témoin du Christ jusqu'au martyre ; de même pour tous les autres, chacun selon son charisme.

Les ostensions appartiennent à l'histoire du peuple limousin. Pour une part, elles le constituent dans son identité. Chaque ostension renouvelle donc la cohésion sociale de ce peuple divers où chaque groupe, chaque personne, peut trouver sa place, son expression

particulière. Chaque lieu ostensionnaire se reconnaît et s'exprime avec une légitime fierté dans un événement qui associe toutes les forces vives de la communauté humaine : toutes se retrouvent, au temps fixé, pour célébrer et continuer cette histoire commune.

Les confréries et les comités, au titre de leur responsabilité propre, sont plus directement impliqués dans l'événement. Mais beaucoup d'autres groupes pourront y participer, bien au-delà des seules paroisses ostensionnaires, car les ostensions marquent profondément la culture diocésaine : services diocésains, mouvements d'apostolat et de spiritualité, aumôneries scolaires, associations caritatives, conseils pastoraux de paroisses, etc. On n'oubliera pas d'associer les plus jeunes, puisqu'un patrimoine, fût-il « immatériel » est l'objet d'une transmission. Tous sont donc invités à discerner, selon leur point de vue particulier, les maux de notre temps, et à répondre à ces questions : à quelle conversion cela nous appelle-t-il ? Que pouvons-nous faire, personnellement et collectivement ? Quelle guérison, quelle réconciliation, quelle consolation, quelle libération pouvons-nous apporter à ceux qui souffrent ? Tous sont invités à la prière et à l'action.

5. Partager la joie d'être sauvé

Lorsqu'en l'an 994 les reliques des saints furent exposées, et qu'apparurent les premiers signes de guérison, le peuple fut rempli d'une joie immense. Si nécessaire que soit notre prière, si urgente que soit la lutte contre le mal sous toutes ses formes, nous ne pouvons laisser de côté la joie d'être sauvé, l'action de grâce pour les guérisons déjà obtenues, l'exultation pour le salut déjà réalisé en Jésus-Christ.

La vie du disciple ne se réduit pas à un « combat tragique » contre des forces obscures. Le combat spirituel est soutenu par le don d'une grâce ineffable, l'Esprit-Saint nous éclaire d'une lumière intérieure qui révèle toute chose sous un jour nouveau. Dans ce monde qui souffre, nous pouvons déjà reconnaître des signes d'amitié, de bonheur, de solidarité, de réconciliation. De tels signes anticipent la plénitude de vie et d'amour qui fait l'objet de notre espérance. Il faut les reconnaître et les partager. Il faut en rendre grâce au Dieu d'amour qui nous donne de les vivre. Aussi, laissons résonner dans notre prière l'exultation de la Vierge Marie : « Mon âme exalte le Seigneur, exulte mon esprit en Dieu mon sauveur ! ».

Le Père Louis PÉROUAS, dans son ouvrage déjà cité, rappelle que la dimension festive fait partie intégrante des ostensions, et suggère de renouer avec le sens de la fête, afin de perpétuer la tradition ostensionnaire en alliant nouveauté et fidélité. Nous pourrions tirer grand profit de cette réflexion. Arrivant dans le diocèse de Limoges en 2009, j'ai remarqué

pour ma part à quel point, lors des ostensions septennales, les fidèles des différents lieux ostensionnaires avaient à cœur de se rendre joyeusement des visites réciproques, avec leurs écharpes, bannières et reliquaires, de sorte que la fête des uns soit toujours également la fête des autres, la fête de tous. Il convient de continuer cette pratique en 2016, sans concurrence ni triomphalisme, dans la joie simple de la rencontre fraternelle et festive, répondant par là même à l'invitation du pape François qui plaide pour une Eglise « en sortie » (*Evangelii gaudium*, n° 20). La joie partagée, la convivialité à la fois sobre et généreuse, sont aussi des manières de rendre témoignage à Celui qui nous appelle tous à devenir des saints, comme lui-même est saint.

Fait à Limoges, le 10 décembre 2015, en la fête de Sainte Valérie.

+ François KALIST
Evêque de Limoges